

Strabon et Pline des identités religieuses levantines ?), épigraphiques pour A. Sartre-Fauriat (la vie religieuse du Trachôn) et M. Sartre (état de la question sur les cultes publics et privés du Hauran, plus d'un demi-siècle après la somme de D. Sourdel), en leur confrontant dans ce dernier cas les sources numismatiques. D'autres fondent l'essentiel de leur réflexion sur l'archéologie, qu'il s'agisse de l'architecture religieuse (K. Butcher autour de l'inachèvement des temples païens du Liban romain, S. Downey à propos des degrés d'accessibilité et, partant, de sacralité des sanctuaires palmyréniens, Kl. S. Freyberger à propos de l'usage de l'eau dans les cultes de Kanatha et Sia, ou encore J. Dentzer-Feydy proposant un utile état de la question relatif aux fouilles du Qasr al-Bint de Pétra), qu'il s'agisse par ailleurs de mobilier archéologique (A. Lichtenberger à propos de la non-adéquation entre artefact et appartenance religieuse, à partir du cas de Beit Nattif, en Judée). En définitive, le volume livre un éventail de propositions qui partagent le constat de la difficulté à faire parler les documents, qu'ils soient écrits ou matériels, lorsqu'il s'agit de cerner une identité religieuse ; un beau recueil de réflexions, dont les conclusions invitent systématiquement à la modestie et à la prudence. Bibliographie et riches *indices* (lieux, personnes, divinités, auteurs anciens et inscriptions). Laurent THOLBECQ

ROSS BURNS, *Origins of the Colonnaded Streets in the Cities of the Roman East*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié 15 x 24 cm, XVI-409 p., ill. n./b. Prix : 100 £. ISBN 978-0-19-878454-8.

Cet ouvrage est une version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue par Ross Burns en 2011 à la Macquarie University (Sydney), au terme d'une longue carrière dans la diplomatie australienne. On lui doit également un *Monuments of Syria – An Historical and Archaeological Guide* (1992), bestseller qui a connu une traduction française (1998) et deux rééditions en anglais (1999, révisée en 2005), ainsi que deux livres grand public : *Damascus – A History* (2005) et *Aleppo, A History* (2016). R. Burns s'attaque ici à la question de l'origine de la rue à colonnade qui caractérise l'urbanisme des provinces orientales de l'empire romain. Il interroge ce qui lui semble être une signature de romanité (« a badge », p. 194), de sa première attestation littéraire à Antioche (entre 30 ou 20 av. n.è. et l'époque tibérienne, avec reconstruction sous Claude, p. 129-130), son développement/adoption au II^e s. traduisant nécessairement selon lui une adhésion aux valeurs romaines (« one of the vehicles conveying [a] sense of a wider Roman world », p. 195). Tout orienté vers cette thèse, le texte est solidement charpenté et généralement bien informé (la bibliographie compte environ 1200 titres...). Il s'articule en trois parties, explorant les traditions architecturales indigènes à l'époque hellénistique et durant les premières décennies de l'occupation romaine de la Syrie (*Architectural traditions*, p. 25-88), le développement de la formule sur un arc géographique large, de Rome à l'Afrique du Nord en passant par l'Orient méditerranéen (*Evolution of the colonnaded axis*, p. 91-199), sorte de quête du « chaînon manquant » du I^{er} siècle de n.è., puis son épanouissement comme marqueur de romanité au II^e s., de l'Asie Mineure à l'Égypte (*Monumentalism and the new building programme*, p. 203-310). Faisant preuve de pragmatisme et d'un excellent sens de la synthèse, R. Burns articule son discours sur un grand nombre de

sites, exploitant « the physical evidence available, however fragile and partial it might be in most cases » (p. 312). Cette pauvreté de la documentation et les nombreuses incertitudes qui l'entourent constituent en effet la principale difficulté à laquelle tous ceux qui se sont penchés sur la question ont été confrontés (e.g. G. Bejor, *Vie Colonnate – Paesaggi urbani del mondo antico*, Rome 1999 [recension de J. Ch. Balty, *RBPhH* 80.1 [2002], p. 332-333]) ; R. Burns n'y échappe pas, en dépit de ses efforts et de la qualité de son raisonnement. Ceci nous vaut cependant un utile *status quaestionis*, certains dossiers étant toutefois nettement mieux maîtrisés que d'autres. – La première partie interroge les antécédents éventuels du type, voie processionnelle égyptienne et orientale, *stoa* grecque, grille urbaine hellénistique, portiques romains animant des espaces internes plutôt qu'externes, sans négliger la prise en compte progressive à Rome même des articulations urbanistiques. Elle se termine par l'idée que « it is only with the Roman capacity for larger-scale organization that widespread adoption of the idea became more practicable » (p. 79). Dans un contexte de concurrence entre cités et de moyens désormais accrus permettant aux financements évergétiques de quitter la sphère du religieux au profit des infrastructures publiques, l'Orient aurait « livré une interprétation audacieuse d'une formule architecturale "romaine" [...] combinée à un enthousiasme local pour des styles éclectiques qui rencontraient les besoins locaux » (p. 88). La formulation est cependant bien ambiguë dès lors que, comme R. Burns le constate, cette formule architecturale n'a rien de "romain" (de l'Urbs ou même de l'Italie) mais paraît bien être une expression architecturale caractéristique de l'Orient. En quête de témoignages d'un modèle urbanistique authentiquement romain au 1^{er} s. av. n.è., R. Burns explore en début de deuxième partie les premiers états de villes d'Afrique du Nord passées sous domination romaine ; il souligne la survivance d'une logique axiale peut-être alexandrine dans les urbanismes de Cyrène et de Ptolémaïs, la Tripolitaine (Sabratha, Leptis Magna) lui échappant apparemment. Passant en Orient, il entame une discussion relative aux architectures des « princes clients » par Pétra plutôt que par le monde hérodien, ce qui étonne vu l'inversion chronologique que cette succession induit, le grand développement urbanistique de Pétra étant attribué à Arétas IV lequel règne de 9 av. à 40 de n.è., soit essentiellement après le décès d'Hérode le Grand qui meurt durant l'hiver 5/4 av. n.è. On se serait en effet attendu à ce que le chapitre s'ouvre sur l'exploration de ce qui constitue le point de départ de l'enquête, à savoir le récit de Josèphe selon lequel Hérode intervint dans le financement d'une rue à colonnade à Antioche, témoignage finement analysé par R. Burns qui montre combien il est peu assuré (p. 127). Explorant les autres réalisations urbanistiques d'Hérode, l'auteur démontre ainsi que la rue à colonnade n'a jamais constitué une signature architecturale hérodienne. Plus troublante en revanche, l'analyse du développement architectural de Pétra au premier siècle de n.è. auquel R. Burns prête un caractère romain qui n'est nullement avéré ; il n'est pas nécessaire de faire appel au forum de César pour expliquer le portique double du « lower temenos » du pseudo-« Great temple » articulé sur le jardin voisin fouillé par L.-A. Bedal, quand le double portique du « Sunken Garden » du troisième palais hérodien de Jéricho fait parfaitement l'affaire (E. Netzer, *Hasmonean and Herodian Palaces at Jericho*, I, Jerusalem 2001, p. 323-324) ; de même, le nom du complexe funéraire dit « du soldat romain » daté de la seconde moitié du 1^{er} s. de n.è. est traditionnel et n'implique en rien une romanité de l'individu représenté sur sa

façade, tandis que la datation augustéenne jadis avancée par Kl. Freyberger du tombeau de Sextius Florentinus, second gouverneur de la province romaine d'Arabie mort entre l'été 126 et 130 est aujourd'hui abandonnée. Certains exemples sollicités ensuite ne servent que très indirectement le propos, ainsi du sanctuaire de Sia qui est hors sujet ou d'autres dossiers qui ne livrent d'autre conclusion que de souligner... l'importance des voies dans un urbanisme antique (« In the Eastern cities, the street was clearly already a central element rather than an afterthought », p. 150) ; d'autres constituent en revanche des dossiers étayés et intelligemment présentés. Ainsi du cas de Damas, bien connu de l'auteur, qui nous vaut des développements significatifs (p. 150-162). Ceci étant, si plusieurs indices semblent appuyer l'hypothèse d'une construction de portiques sur une partie de la rue droite (par ex. les chapiteaux doriques similaires à ceux retrouvés *extra muros* à Apamée), certains arguments avancés doivent être traités avec prudence (ainsi par ex. pour la datation de Bâb Sharqi au I^{er} s. de n.è., p. 158-159 et note 60). L'examen des villes d'Asie Mineure est en revanche nettement moins concluant, les colonnades du I^{er} siècle (Éphèse, Sardes) étant des *stoai*, les voies dotées de portiques doubles relevant, à l'exception de Hiérapolis, d'états postérieurs. Et c'est au final une source littéraire (Dion de Pruse, *Discours* 47.15) qui apporte, au tournant des I^{er}/II^e s., la principale contribution au débat. Les exemples plus orientaux (Pisidie, Cilicie) sont tout aussi peu concluants, à l'exception peut-être de Sagalassos dont une voie à portiques de 280 x 25 m pourrait être datée de la première moitié du I^{er} s. de n.è. (mais on attendra là encore la publication définitive de ces sondages pour déterminer s'il s'agit d'une datation absolue ou d'un *terminus post quem* et si ce sont bien les portiques qui sont ainsi datés). En définitive, et contrairement aux conclusions d'étape très optimistes avancées p. 199 et 203, la recherche de ce « chaînon manquant » s'avère infructueuse et il faut attendre les règnes de Nerva (création *ex nihilo* de Cuicul, Djemila en Algérie, donc suivant un modèle militaire différent) et surtout de Trajan (Timgad, également *ex nihilo*, reconstructions d'Antioche et d'Apamée) puis d'Hadrien pour évoluer dans des contextes assurés. La dernière partie explore les conditions d'émergence de la rue à colonnade, désormais adoptée dans la majorité des cités du Proche-Orient romain. Bien entendu, les modèles urbains d'Alexandrie et d'Antioche en particulier, à travers son portique monumental reconstruit à l'époque antonine, sont prégnants (« benchmark », p. 212 ; « gold standard », p. 213) et expliquent le développement de projets similaires à Apamée et à Palmyre (avec, dans ce dernier cas, des voies à colonnades transversales). R. Burns évoque le rôle pivot d'Apollodore de Damas dans l'interaction Orient/Occident sous Trajan ; il souligne le développement à partir de cette date du transport à grande échelle de matériaux, entraînant une standardisation des formes et contribuant parfois au soutien apporté par le pouvoir aux initiatives urbanistiques locales sous forme d'aide logistique ou financière. Cette troisième partie qui tend à déborder les cadres chronologiques fixés, explore diverses formules constructives mises en œuvre aux II^e s et III^e s., de la construction *ex nihilo* (Antinoopolis, Philippopolis) à la surimposition de la rue à colonnade au bâti pré-existant (Bosra) ou à l'extension topographique en enfilade (Gadara) avant de compléter, après un nouveau détour par l'Asie Mineure (Smyrne), son survol par des exemples de la côte phénicienne dont les rues à portiques ne sont pas précisément datées (Beyrouth, Tyr...). L'ouvrage se termine par diverses considérations générales

relatives au financement de ces travaux, à la propriété et aux usages (commerce) avant de constater le caractère inopérant de la formule dans les autres provinces de l'Empire, et d'exprimer en définitive une certaine réserve devant les interprétations symboliques prêtée par certains à la rue orientale comme construction identitaire « romaine ». On le voit, la recherche est ponctuée d'hypothèses de travail qui ne sont que rarement rencontrées par les données de terrain mais constituent néanmoins les utiles jalons d'une réflexion intéressante dont les conclusions sont souvent frappées au coin du bon sens. Deux réflexions rapidement évoquées par l'auteur me semblent cependant appeler approfondissement et constituer peut-être une base de réflexion sur laquelle articuler un discours de fond : d'une part, on ne peut éluder la question des aménagements de façade en matériaux légers (p. 75) et des portiques de bois que J. Lassus proposait de restituer dans la phase hellénistique de la grand rue d'Antioche, hypothèse qui, à la réflexion, rend la question de l'origine des rues à colonnades quelque peu caduque et la recherche du « chaînon manquant » assez vaine. D'autre part, on ne peut sous-estimer l'impact urbanistique, visuel et psychologique, des grandes reconstructions après séisme (Antioche, Apamée, Smyrne) qui bien entendu occultent les développements segmentaires antérieurs associés aux parcelles adjacentes et dont la chronologie est liée aux aléas des occupations et des financements, données bien documentées à Palmyre et dont le modèle semble au final sous-exploité dans la thèse défendue ici (à ce sujet, on me pardonnera de renvoyer à mes remarques dans « La ville en chantier ou la marche entravée : vers une perception renouvelée de l'urbanisme oriental romain », J. Le Maire (Ed.), *Marche et espace urbain de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, 2013, p. 33-44). Ajoutons que le propos est soutenu par d'utiles vignettes topographiques, parfois originales (Damas, Beyrouth) et souvent éclairantes. Pour le détail, R. Burns semble décidément fâché avec les prénoms régulièrement estropiés : Manfred Kropp (pour Andreas Kropp, p. 106), Jean-Michel Mouton (pour Michel Mouton, p. 112), Jean-Claude Balty (pour Jean Charles Balty, p. 218), Darrous & Nouha 2004 (pour Jérôme Rohmer & Nouha Darrous 2004, p. 267 notes 89 et 90), Thibaud (pour Fournet Fig. 10.15, dans la liste des figures p. xv, ...), mais ce sont des détails. Au final, sans apporter de réponse définitive au problème posé, Ross Burns nous livre ici un travail intéressant qui ravira assurément le lectorat non francophone peu familier des travaux de Catherine Saliou, Jean Charles Balty et Jacques Seigne, pour ne citer que trois des contributeurs essentiels à ce passionnant débat. Bibliographie (60 p.) et index (10 p.).

Laurent THOLBECQ

Hany KAHWAGI-JANHO, *Les monuments romains de Tyr extra muros. Étude architecturale de la route antique, de l'arc monumental et de l'aqueduc*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. relié, 238 p., nombr. ill. coul., 32 pl., 4 dépliants hors-texte. (MÉMOIRES, 45). Prix : 55 €. ISBN 978-2-35613-162-1.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2010 à l'Université de Paris IV, cet ouvrage fait suite au volume *L'hippodrome romain de Tyr. Étude d'architecture et d'archéologie* paru en 2012 également chez Ausonius (recensions L. Tholbecq, *Histara* 2013-05-29, 1774, en ligne ; A. Sartre-Fauriat, *Syria* 91 [2014], p. 499-501).